



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG VB
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°)
Téléphone : 874-78-44 (poste 38)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

En glanant... de ci... de là...

La terre a tremblé en ce mois de septembre. La télévision, dans son reportage sur l'événement, nous a offert une magistrale carte des lieux où s'est produit le séisme. Tous ceux d'entre nous, anciens P.G., qui ont été villégiaturés de 1940 à 1945 dans cette partie de l'Allemagne ont pu reconnaître qu'il s'agissait bel et bien du territoire du Stalag VB. La secousse qui a ébranlé le sol au Sud de l'Allemagne avait son épigone à Balingen, puis plus bas sur Ebingen, Tuttlingen, Sigmaringen, Weingarten, Ravensburg. Le Sud, vers la frontière Suisse n'était pas épargné et Rottweil, Schweningen, Villingen, Donaueschingen ressentait sérieusement les secousses sismiques. Jusqu'au vieux château des Hohenzollern près de Hechingen qui a tremblé sur ses bases pourtant solides...

Heureusement le séisme a part quelques blessés légers, ne causa pas d'accidents graves. Quelques dégâts matériels, effondrement de vieilles bâtisses, murs lézardés, toitures écroulées...

En regardant cette carte du séisme il se produisit en moi, un phénomène curieux. Je n'entendais plus le speaker énumérer les dégâts occasionnés par le tremblement de terre... mais je suivais, d'un œil intéressé, la piste suivie pendant cinq ans, par mes camarades P.G., candidats à l'évasion. Cette carte, si recherchée pendant nos années captives, elle était là, lumineuse, avec toutes ses promesses de liberté... et qu'elles semblaient faciles à suivre les pistes qui menaient par les boucles de Schaffhausen et de Singen à la Suisse... cette Terre Promise de nos braves évadés ! O illusion !

Et j'ai pensé aussi que nous avions, peut-être, échappé à une véritable catastrophe. Car ce séisme aurait pu se produire 35 ans plus tôt... vous nous voyez ensevelis sous le fatras de nos baraques de camps ou de nos vieilles masures de kommandos ? Un malheur s'ajoutant encore à nos déboires... Peut-être de nombreuses victimes à ajouter à celles des bombardements... Oui, vraiment nous avons eu de la chance... Mais peut-être que ceux, tenaillés par le démon de l'évasion, auraient pu, aussi, profiter de l'occasion... la population épouvantée... les miradors effondrés... les barbelés arrachés... les sentinelles effarées... l'électricité coupée... toutes les occasions requises pour réussir la belle... Alors je ne sais plus... le doute est permis : séisme ou pas séisme ? Je vous laisse, amis P.G., le libre choix...

Puisque nous sommes avec le petit écran, restons-y pour signaler le prochain retour dans le domaine des variétés d'une chanteuse qui avait fait sa trouée dans le genre comique. Elle avait lancé : « L'Hôtel des trois canards », « J'y va-t-y, j'y va-t-y pas », etc, des chansons qui avaient amusé notre jeunesse. Elle avait un nom célèbre dans la chanson et l'opérette : Marie Bizet. Je l'ai revue tout dernièrement dans une émission-télé et je puis dire que la Marie n'a rien perdu de son dynamisme, de sa gouaille de gavroche et de son talent, et que son retour sur la scène sera bénéfique pour le spectacle. Vous vous demandez mais que vient faire la Marie dans le Lien ? Tout simplement que cette sympathique artiste fut la marraine de la Troupe « Les Compagnons de la Roulotte » du Stalag VB. Le parrain était Raymond Souplex, hélas décédé, il y a fort peu. Aussi permettez que les filleuls de la Marie adressent à leur généreuse marraine leurs sympathiques vœux de complète réussite pour son retour à la scène.

Il m'arrivait, parfois, pendant mon séjour au Waldho (Forêt Noire) d'aller chez mon patron, le père Wolfarth, qui avait un logement près de l'hôpital, exécuter une corvée à la mesure de mes faibles moyens. Pour me remercier de ma bonne volonté, le vieux mettait son poste de radio en branle. Il croyait me faire plaisir alors que je m'en foutais comme de mon premier pou. J'entendais les hurlements du moustachu que le vieux écoutait au garde à vous en levant la paluche... puis c'étaient des chansons allemandes, des hymnes guerriers, des déclarations incompréhensibles pour qui, comme moi, ignorait tout de la langue de Goethe. Je baignais dans le guttural ! C'était normal, j'étais chez mon patron, en Allemagne...

COMMISSION DE PROPAGANDE

A l'heure où vous lirez cet article, les vacances seront peut-être déjà lointaines pour certains, mais j'espère très réussies pour tous, malgré le temps désagréable que nous avons cette années.

Chers amis, après un repos bien mérité qu'il est bon de revenir vers le soleil amicaliste, et d'y retrouver l'ambiance d'une fraternelle amitié.

Maintenant, il nous faut, à nous, Comité Directeur et à vous responsables des kommandos, préparer notre 34^e année du retour (1979).

Nous nous devons tous de faire le maximum d'efforts, et vous, responsables des kommandos, particulièrement, vous qui connaissez mieux nos chers adhérents, afin que cette année le chiffre des 200 convives soit largement dépassé à notre Assemblée Générale du 8 avril 1979.

Mais maintenant, je suis chez moi, en France. J'ouvre mon poste de radio... c'est le matin... La première chanson qui me saute aux tympans... c'est une chanson anglaise. J'écoute passivement... Les paroles sont peut-être belles... c'est peut-être une chanson d'amour... un hymne à la vie... Je n'en sais rien : je ne connais pas l'anglais ! La chanson qui va suivre va peut-être me ramener chez moi, en France... va te faire voir, c'est un groupe qui hurle à s'en décrocher les glottes un air du folklore irlandais... Je change de poste et je tombe sur un artiste français qui chante un air anglais en imitant Armstrong... Alors subitement je me revois trente-six ans en arrière chez mon patron allemand où j'entendais de la musique allemande, des chansons allemandes... mais j'étais en Allemagne... c'était naturel ! Mais là, chez moi, en France, on me fait subir des chansons dont je ne comprends pas un traitre mot... Serions-nous occupés par les anglais et les américains sans que je le sache ? Quelques fois, ô très rarement, des airs français viennent interrompre cette cacophonie anglaise. C'est une oasis dans le désert ! Je me demande, devant cette invasion anglaise, si nous ne manquons pas d'auteurs et de compositeurs français ? Pourtant, en captivité, de belles chansons fleurissaient, tant dans les camps que dans les kommandos. Quand j'entends les textes des chansons susurrées par nos chanteurs (!) actuels je me dis que les chansons créées en captivité étaient des œuvres d'art comparées aux chansons de maintenant... Et si je me reporte sur la télévision, c'est pire. Les chansons anglaises et américaines y fleurissent à qui mieux mieux. Des groupes hétéroclites, habillés, si je puis dire, d'oripeaux dégueulasses, (plus ils sont sales mieux ça vaut, paraît-il) vous interprètent des chansons soi-disant américaines. Débraillés, parfois sans chemise, ils n'ont aucun respect du public qui paie la redevance pour avoir un spectacle sain, amusant et surtout parlant FRANÇAIS.

Je me suis amusé, un jour, à vouloir écouter la radio anglaise. Eh bien, vous le croirez, si vous le voulez bien, je n'ai entendu que des CHANSONS ANGLAISSES ! Pas une chanson française... rien... même pas un artiste français chantant anglais. Alors sommes-nous devenus une colonie anglaise ? Pourquoi nous abreuvons de chansons dont nous ne comprenons pas le sens ? Il y a paraît-il un fort contingent d'artistes français en chômage. Pourquoi ne pas les employer à la radio française plutôt que de m'imposer des chanteurs dont je ne connais pas le langage. Comme le disait le regretté et talentueux Fernand Raynaud : RESTONS FRANÇAIS ! Nous ne sommes plus en captivité !

Vous vous souvenez que, dans Le Lien, j'avais critiqué le service postal à deux vitesses car, à l'Amicale, nous avions reçu des lettres qui avaient mis quelques mois à nous parvenir. Sans le vouloir j'ai attaché un grelot magistral ; que dis-je un grelot ? une cloche ! un bourdon !.. En effet l'Union Fédérale des Consommateurs a publié dans son organe « Que choisir ? » une enquête concernant le courrier postal à deux vitesses. Je vous conseille chers amis de vous procurer cette publication et de lire cette enquête. D'après « Que choisir ? » dans le courrier « normal » c'est-à-dire à 1,20 F une lettre sur deux arrive bien le lendemain, une lettre sur 6 met trois jours et une sur 10 six jours ou même plus. De plus elle constate que le courrier dit « lent » c'est-à-dire à 1 F va parfois très vite, aussi vite que le courrier dit « normal » et de citer des exemples. L'Administration des P.T.T. récuse les résultats de l'enquête. En tout cas nous sommes fiers d'avoir attaché ce grelot et nous sommes ravis d'entendre son tintement sonore.

Je viens de recevoir mon relevé d'identité bancaire pour le mois d'août et une ligne du crédit attire tout particulièrement mon attention : Paierie Générale Trésor-Pension : 409,53. Hé oui ! Je lis bien : 409,53 et ce, pour le règlement de la moitié de ma pension annuelle d'ancien combattant. Il y a sept ans j'avais touché 35 F pour le règlement annuel de ma retraite d'ancien combattant ! En sept ans que de chemin parcouru... et aussi que de luttes, que de combats, que de réclamations, pour arriver au chiffre, plus décent, de 800 F de rente annuelle.

VOYAGE EN CORSE

Le Congrès 1979 en Corse, qui, j'en suis persuadé, remportera cette année encore le plus grand succès se tiendra à Bastia le dimanche 17 juin. Il faudra un avion spécial en raison du nombre des gars de Schramberg qui ont promis le 8 juillet à PERRON de répondre présent !

Vous êtes bien conscients que ce résultat n'a pas été obtenu sans peine. L'Etat vous le savez n'est pas si généreux que ça. Il faut le presser, le bousculer, revenir sans cesse à la rescousse. Ce sont vos dirigeants qui ont lutté avec opiniâtreté, ce sont vos journaux P.G. qui ont mené l'attaque, c'est votre union dans vos fédérations et c'est aussi, et surtout, la confiance que vous apportez sans restriction à vos dirigeants qui sont les grands responsables de notre victoire. Restons toujours unis car il peut y avoir des retours de bâtons et nous devons être toujours sur la défensive. Et je pense aussi que mes 20 F de cotisation annuelle, même si j'y ajoute les 15 F d'un carnet de Soutien pour notre Caisse d'entraide, sont d'un très bon rapport financier. Le meilleur de tous les temps !

Je sais que maintenant il ne doit plus y avoir de parias parmi nous. Tous les anciens P.G. doivent être titulaires de la Retraite P.G. Nos amis, sur nos indications ont fait leurs demandes de retraite P.G. Je serais curieux de connaître le résultat de leurs réclamations. Ont-ils, enfin, obtenu satisfaction ? Y-a-t-il des réticences, des oppositions ? Qu'ils veuillent bien me faire connaître où en sont les pourparlers. Et aussi, et surtout s'ils ont enfin cette retraite P.G. Car nous ne baissons pas les bras et quand on fait appel à nos services nous répondons toujours : PRESENTS !

Dans le journal « Le Monde » (20-9-78) nous lisons : « La Corse a connu en 1978 un « boom » touristique sans précédent. Pour la première fois de son histoire, elle a, en effet, accueilli plus d'un million de touristes. Ces indications ont été données par M. J.-P. de Rocca Serra, député de la Corse-du-Sud président intérimaire du comité régional du tourisme ». D'après lui, l'engouement touristique s'est surtout manifesté pendant les mois d'avril à septembre. M. de Rocca Serra est également maire de Porto-Vecchio où notre ami Lucien VALLI est maire-adjoint. Nous rappelons à nos camarades que le Congrès de Bastia se tiendra en juin et qu'une escale est prévue à Porto-Vecchio.

En 1979 ce sera la ruée touristique sur l'île de Beauté. Les retraités candidats au voyage sont de plus en plus nombreux. Pour le Congrès de Bastia 1979 ne retardez pas vos inscriptions éventuelles. Après le 1^{er} janvier 1979 il sera trop tard. Les candidatures continuent à affluer et la liste s'allonge. Nous croyons que le Congrès de Bastia sera un énorme succès. Nos camarades corses avec lesquels nous avons partagé le pain de la captivité et la misère des barbelés nous attendent.

Alors il faut faire de ce Congrès 1979 à Bastia un monumental succès. Profitons de notre retraite pour faire ce beau voyage. Dès que les inscriptions seront closes, le 31 décembre 1978, nous commencerons l'étude de la semaine touristique qui suivra le Congrès, avec l'Agence qui nous prendra en charge. Et chaque candidat au voyage recevra alors toutes les données du voyage. Nous avons reçu toutes vos lettres nous adressant vos candidatures éventuelles. Vous êtes inscrits, ne vous impatientez pas. En janvier 1979 nous répondrons à tous. Continuez à nous adresser vos inscriptions... et alors nous ferons un charter... ce serait formidable, non ?

Le Lien c'est le point de rencontre où l'on est sûr de trouver un écho pour les joies comme pour les peines.

Voici l'automne. Et la Toussaint s'approche. Nous avons la chance, nous les vivants, les rescapés, de profiter des joyeux instants que la vie nous réserve... Mais le passé n'a pas été renié. Et les amis morts sont toujours là, présents dans notre souvenir. Ce qui fait notre force à nous, anciens P.G., c'est notre fidélité indéfectible à l'Amitié. En ce jour de Toussaint souvenons nous des amis disparus. Ils forment, hélas ! une bien longue cohorte. Rapprochons-nous, unissons-nous, pour apporter à leurs chères compagnes, à leurs familles éplorées, l'assurance de notre fidèle amitié et de notre fraternelle affection.

H. PERRON.

Ce serait là une preuve d'amitié pour nos amis Corses, nos compagnons de captivité, et pour notre grand ami Pierre MARTELLI qui depuis plus de 30 ans dirige la section de l'île de Beauté.

PELERINAGE A LOURDES (Septembre 1979)

Ayant participé au précédent pèlerinage, je crois que le gros morceau de nos activités futures, se trouvera dans cette belle et pieuse cité où, grâce au dévouement de ceux qui pourront venir tenir les permanences des V et des X, nous devons récupérer et faire adhérer un très grand nombre de camarades de captivité.

Alors, chers Amis, par cet article la « Commission de Propagande » vous demande de donner le meilleur de vous-même pour le bien de notre Amicale.

D'avance : Merci !

Le Président,
R. LAVIER.

Garrel in Oldenburg

Très peu de P.G. du sinistre camp de Sandbostel (Stalag XB) connaissent ce petit coin accueillant de la vaste et morne plaine du Nord de l'Allemagne.

Ce petit kommando de 60 P.G. portait le n° 470. Le premier convoi, venant de Sandbostel, est arrivé en gare de Garrel le 5-7-1940, à 15 h. sous un soleil de plomb.

Je ne reviendrai pas sur ce premier contact avec les civils du coin... ni sur mes «retours», nombreux, depuis 1970 !.. J'ai eu une chance exceptionnelle !

Cette année, après juillet en Angleterre, sur ma lancée, j'ai poursuivi mon périple en auto, durant une bonne quinzaine de mois d'août, avec pour but essentiel le retour dans ce kommando 470.

Pour beaucoup de camarades, ce petit coin très catholique a été relativement un bon kommando. Pour moi, ce fut, véritablement, une «vie» inoubliable...

Cette courte semaine a semé la panique dans mon organisme. Quelle avalanche de tout... Une certaine journée, avec mon épouse, nous avons été «réceptionnés» QUATRE fois.

Malheureusement, mon ami Georges BASSEN, de Chalon-sur-Saône (ancien compagnon de route sur le «Thulerweg») n'a pas été en état de supporter un tel régime. Il a dû avec son épouse regagner notre pays par le train. Aux dernières nouvelles tout va bien.

Une bonne semaine à Bremen nous a permis, sous un beau soleil, de redécouvrir cette belle ville avec sa place du Marché, sa Botcherstrasse, le Sdnoor.

Malheureusement je n'ai pas trouvé un moment pour retourner à Sandbostel, distant seulement de 75 km. Mes promenades nombreuses m'ont permis de découvrir un autre cimetière militaire — anglais celui-là — à Sage. Imposant... plus de 1000 tombes, très bien entretenues... nous l'avons longuement visité le 15 août. Le cahier en cours qui reçoit les inscriptions des visiteurs — depuis avril — ne contenait aucun nom français... mes mots ont été brefs : «Plus jamais la guerre»... répétés dans toutes les langues.

Ce même jour des gens de Nouvelle-Zélande sont venus se recueillir sur la tombe d'un parent. Que de kilomètres parcourus pour venir déposer un joli bouquet sur la modeste tombe !

Après ce terrible retour en arrière, je reviens à Garrel... car mes nombreuses promenades dans le pays m'ont permis de m'entretenir longuement avec les «Bauers» du coin. Que sont devenus les MOREL, BEDOURET, CHEDDE, VRAY, etc. Les descendants (enfants à l'époque) seraient heureux de reprendre le contact.

Grâce à moi, les MAISONOBE, GROSELLIER, DARPARENS, CLEMENT, SAUGE, LINIER, etc. ont réalisé ces retrouvailles.

Le but de cet article est d'essayer de regrouper les survivants du kommando 470...

Je sais que beaucoup, hélas ! nous ont quittés... PIERRE, MEYRIGNAC, SARRAZIN, etc.

Je crois me souvenir que sur les soixante nous étions une bonne douzaine de Saône-et-Loire. La glorieuse 15° D.I.M. du Général Juin était bien représentée.

AVIS aux amateurs.

Prière de se mettre en rapport avec : Paul DUCLOUX (24.593 XB) La Guiche 71220 Saint-Bonnet-de-Joux (Délégué U.N.A.C.).



KOMMANDO 604

Début juin, nos amis RAGER et Mme sont allés passer quelques jours chez nos amis DROUOT, en Hte-Marne. Aux dires de nos camarades, l'ambiance a été plus que bonne, avec des repas gastronomiques fort bien arrosés... mais gare au cholestérol !

Toujours en juin, RAGER et moi avons eu la visite à Poitiers du toujours jeune BRESSON et Mme et je puis vous assurer que ces derniers ne font pas pitié ! De bonnes et agréables journées de passées, avec comme toile de fond, des souvenirs du 604 bien sûr. Enfin, très prochainement un court voyage à La Glandière, des couples MARTIN et RAGER.

Une carte de BRESSON, en balade dans le massif de la Valoise avec de la neige mais aussi du soleil. (Il ne dit pas ce qu'il a tué comme gibier...).

Une lettre de FAUFFMANN. Il est maintenant appareillé et marche avec une seule canne. Il est resté deux ans et demi sans pouvoir marcher. Souhaitons lui beaucoup de courage et un excellent moral (A plusieurs reprises je lui ai demandé s'il était enfin marié, pas de réponse...).

Notre «grand» ROBERT a changé de domicile, à noter : 15 P. rue Tristan-Bernard, Résidence Les Pépinières 25000 Besançon. Ceci en attendant — dans très peu de temps — sa nouvelle et définitive résidence dans le Midi.

A vous tous, mes bons amis, ma toujours et fidèle amitié.

H. MARTIN.

Champagne LECLERE

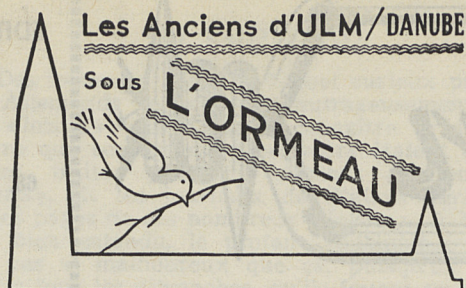
(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix



LE DERNIER QUART D'HEURE

Grande avait été notre déception en cette fin d'année 1944.

Comme nous étions loin de l'optimisme qui régnait, l'année précédente, en ces joyeuses fêtes de Noël et du Jour de l'An, où nous avions tous espéré être de retour chez nous l'année suivante.

1944 s'annonçait pleine de surprises et le dernier quart d'heure était encore loin. Jamais l'hiver n'avait semblé si long et la neige n'en finissait pas de fondre. Les alertes se succédaient plus rapprochées, les Alliés gagnaient du terrain en Italie.

Enfin, comme une bombe... le débarquement en Normandie. Les durs combats, et ce fut la riposte allemande avec l'arme secrète qui entre en action contre Londres... un avion sans pilote, croyait-on, avant de l'appeler V.I. Sur tous les fronts la bataille fait rage. L'attentat manqué contre Hitler, en juillet, n'est-il pas le prélude d'un mécontentement général ? L'avance alliée en France est foudroyante. Paris libéré, puis Bruxelles, Anvers. Mais les combats sont durs depuis Belfort jusqu'à Aix-la-Chapelle. Et voici octobre ; le front semble se stabiliser.

Les Alliés préparent-ils leur grande offensive ? à envahir l'Allemagne.

Les Russes progressent-ils à l'Est. Roumanie, Bulgarie, Finlande ont capitulé.

Mais déjà l'hiver est apparu, la neige aussi ; l'offensive alliée tant attendue n'aura pas lieu... mais par contre, les Allemands en lacent une, bouculant et poursuivant tous les Alliés en Belgique.

Décembre, c'est l'effroyable bombardement d'Ulm ; pas de trêve pour Noël, ce Noël que nous devions passer chez nous.

Voici 1945, il neige, et les ruines fumantes disparaissent sous le manteau blanc, tout est désorienté. «Gruss Got» a remplacé le «Heil Hitler». Les Alliés se sont laissés surprendre. Von Rundstedt vait-il gagner la deuxième manche ? Non, les Russes attaquent sur tous les fronts. Varsovie est prise et la ruée sur Berlin déclenchée. Alors, l'espoir renaît, mais l'alerte avait été rude. Les Alliés ont franchis le Rhin ; cette fois, plus de doute : «Ils» sont en Allemagne ; après tant de printemps perdus, celui de 1945 était plein d'espérance.

Et ce furent les derniers jours... Le dernier quart d'heure avait sonné. Le départ dans la nuit... un regard d'adieu sur Ulm en ruines. Le passage du Danube, sur le seul pont intact, une vision dantesque... et d'horreur.

De cette ville n'émergeait que la cathédrale, lançant sa flèche intacte vers le ciel, comme pour implorer Dieu.

Pendant deux jours, ce fut la longue marche vers l'Est sous une pluie fine. Puis apparurent bientôt aux fenêtres des villages que nous traversions les drapeaux blancs. Nos gardiens avaient disparus et, tout à coup... venant à notre rencontre, une petite voiture rapide montée par quatre hommes. Arrivée à notre hauteur, celle-là ralentit, l'un des hommes se lève, couvert de poussière, casqué, barbu et nous crie avec accent : «Vive la France!». C'étaient les premiers américains libérateurs ! Les drapeaux s'agitent, sortent des poches, des sacs où ils étaient camouflés.

Il était 14 h 30, Le ciel s'était dégagé, le soleil souriait à travers un nuage, et des larmes perlaient sur bien des yeux.

Le dernier quart d'heure était passé.

La liberté rendue. Demain le retour en France. Il me semble que c'était encore hier et pourtant trente-trois ans se sont écoulés.

La vie continue, le temps passe, mais rien ne pourra effacer le souvenir toujours vivant de ces années cruelles que nous réserve parfois le destin.

Anciens d'Ulm, mes camarades, montrez par votre présence à nos manifestations, que vous savez vous souvenir et demeurer fidèle à une amitié sincère.

L. VIALARD.

LES «JOLIES VACANCES»... QUI PASSENT SI VITE

Entressen, juillet 1978 (Miramas), chez le Père DERISOUD... Rencontre avec nos amis belges Marcel BELMANS et sa charmante épouse. Quel agréable Week-end !

Le Père est rétabli et nous parcourons sa belle Provence et tous ses sites merveilleux. Des Baux, au Moulin de Daudet, à l'Abbaye St-Michel de Frigalet... pour terminer notre périple à Cassis, ses Calanques, son ciel bleu, une mer toujours plus belle... Nos amis belges sont ravis et s'inscrivent, les Premiers Belges pour la Corse... en 1979. Nous voulons espérer que d'autres amis belges suivront leur exemple.

Le Président LANGEVIN et Madame, de Majorque (Espagne) : un séjour agréable, par un temps superbe... farniente et promenade sous le soleil.

Notre sympathique trésorier Mimile GEHIN et Mamy, d'Espagne : ont souvent les «pieds dans l'eau... de mer», il fait si beau, et si bon de faire trempette... Sur le retour, ils ont fait halte chez Antoine à Entressen. Une belle randonnée... mais quelle chaleur au Pays de Mireille... et, doucement, ils remontent chercher la fraîcheur en Savoie où nos amis DUEZ les attendent à Lescheraines... le Pastis au frais.

Nos amis BRUN, comme chaque année, ont fait Vence pour le verdoyant Comté Jurassien et trouvent à Salin-les-Bains, le calme et le repos dans un site admirable qui conviendrait à la palette de Jean BATUT.

De Montauban, nos amis SENECHAL, en vadrouille, parcourent cette belle région du Languedoc par un soleil sans nuage et sans pluie... et reviendront par l'Auvergne, ce beau pays vert.

De Corse (Cargèse) Gaston LAVERGNE et Andrée visitent des sites incomparables... nous voulons espérer qu'ils renouvelleront ce «Beau Voyage» dans l'île de Beauté l'an prochain avec les P.G. de l'Amicale et de nombreux anciens d'Ulm.

Jules MARCHAND, de Tamine (Belgique) avec sa fille en week-end à Paris ont rencontré Mesdames FILLON et DAMINET, car à cette date (juillet) bien des amis étaient absents de la capitale et l'ont bien regretté.

Peut-être l'an prochain en Corse ?

Les Houches-Lescheraines, via Remilly : Heureuse rencontre entre nos amis DUEZ et BALASSE. Quand un 73 rencontre un 74 qu'est-ce qu'ils se racontent ?

Epinal, fin août. Nos amis VAILLY (retraités) ont fait avec les P.G. de leur ville une sortie à la Bresse. Déjeuner au Vieux Moulin d'où notre camarade Bernard JEANGEORGES adresse à tous les anciens VB-XABC-Ulm, son très cordial souvenir et attend toujours avec plaisir leur visite. Merci à nos amis.

Lescheraines-Montalieu (Isère). Ce 30 août c'est jour de fête : Roger HADJADJ, fête son anniversaire et sa retraite dans son village. Aussi l'Amitié domine, et nos amis et amies GEHIN-DUEZ ont fait le voyage pour les lui souhaiter. La Savoie, le Dauphiné, après la Provence, que de rencontres en perspectives... Qui sait, un jour, peut-être la Riviera !!! 06000.

De Bellegarde, en Gâtinais, nos amis René et Simone FAUCHEUX, après des vacances laborieuses, rentrent à Paris, pour y accueillir Aimée YVONNET qui séjournera quelque temps à Paris... Nous espérons les voir au premier jeudi d'octobre, fidèles aux «Anciens d'Ulm» et de l'Amicale.

Les Baux... sont vraiment beaux... même quand le Mistral souffle très fort. Nous nous rappelons la magnifique repas pris sur la terrasse du Restaurant «La Cabro d'Or» le 18 mai 1976 lors du Circuit Provençal organisé par l'Amicale... Oui les Baux sont vraiment beaux ! Nos amis DUEZ trouvent auprès du Père DERISOUD, à Entressen, le plus chaleureux accueil. La porte y est toujours ouverte... et peut-être nos amis REIN viendront y frapper... avant de se rendre dans le Var, à Boulouris.

JUMELAGE

Ayant appris que la ville de Bois-Colombes (Hts-de-Seine) était jumelée avec la ville de Neu-Ulm (Bavière), nous avons écrit à M. le Maire de Bois-Colombes pour complément d'informations. Ce dernier nous a aimablement répondu en confirmant ce jumelage.

Il a pris bonne note de notre demande de rencontre avec la délégation de Neu-Ulm, lorsque celle-ci séjournera à Bois-Colombes.

Nous renouvelons à M. Tricon, Maire de Bois-Colombes, Conseiller Général des Hauts de Seine nos remerciements et notre sympathie.

L. V.

Les Anciens du Waldho

J'ai une bien triste nouvelle à porter à votre connaissance : Celui qui fut notre doyen au Waldho, que nous appelions familièrement le «Vioc ou Bel Ami» n'est plus. En effet nous venons d'apprendre que notre ami Fernand VIE est décédé le 26 août 1978.

Au Waldho, où il était infirmier, il avait été affecté comme secrétaire auprès de l'Homme de Confiance de l'Hôpital. Comme son travail n'était pas très absorbant, on le voyait plus souvent allongé sur la pelouse de l'hôpital, se dorant au soleil d'été, ou errant dans les couloirs de l'établissement à la recherche de partenaires pour entamer soit une partie de belote, soit un poker, soit jouer au bridge. Comme j'étais souvent seul dans mon magasin, il venait me faire partager sa flemme et son désœuvrement et je passais d'excellentes heures à l'écouter me racontant ses histoires de commis-voyageur avec son accent du Gâtinais.

Nous fûmes libérés ensemble, comme sanitaires en 1943. Aussitôt il se mit au service du Centre d'Entraide P.G. Il fut de ceux qui n'oublièrent jamais qu'il restait en Allemagne des frères privés de liberté et qui manquaient de tout. Jamais le Centre d'Entraide ne fit appel en vain à lui. Il était volontaire pour toutes les actions que nous le chargions de faire. Il a participé à la fondation de l'Amicale. Malheureusement depuis de longues années sa santé était défaillante. La maladie était entrée en lui et malgré l'héroïque résistance de notre ami elle l'a vaincu. Seule la mort l'a séparé de ses amis. Adieu Fernand ! Tu vas rejoindre dans l'éternité ceux qui furent aussi pour toi des amis sincères : FOERSTER, DESSEIGNE, CROIZARD, NADLER, BULSKI, PATIN, PETRI... et tant d'autres. Tu seras là-haut, en bonne compagnie.

Quant à vous, chère Madame VIE, qui avez soigné votre compagnon avec tant de dévouement et d'amour, nous partageons votre grande peine et vous adressons nos plus affectueuses condoléances. Vous ne serez pas étonnée si je vous dis que vous trouverez toujours à l'Amicale des amis sincères et dévoués qui seront toujours heureux de vous voir parmi eux.

H. PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami l'Abbé Jacques BRION, 2, rue de Romainville, 93100 Montreuil, nous écrit :
« Je viens d'apprendre la mort d'André MONIN, hier jeudi 24 août, à l'Hôpital de la Pitié. La messe de funérailles aura lieu à Laboissière-en-Thelle, dans l'Oise, lundi prochain, à 15 h 45 et l'inhumation dans le cimetière du village. Son adresse à Paris était 15, rue Fondary, dans le 15^e arrondissement.

J'ai connu André MONIN au kommando de la Tanne-rie à Tuttingen ; nous avons ensemble fabriqué des lacets pour la maison Dreher, de 1941 à la libération. Nous avons même ensemble écrit une ou deux comédies pour agrémenter les loisirs de la captivité. C'était un garçon calme, pondéré, assez peu expansif, mais d'une fidélité à toute épreuve. A son retour de captivité, il a repris son travail à la Caisse des Dépôts ; il s'est marié et a eu deux fils, dont l'aîné l'a rendu grand-père il y a trois ans.

Ce n'était pas un colosse, mais il n'était jamais malade. Ces derniers mois, sa santé s'est très rapidement dégradée ; et, malgré les soins et la tendresse des siens, il a beaucoup décliné. La dernière fois que je suis allé le voir dans la propriété familiale de Laboissière, il y a une dizaine de jours, il ne m'a pas reconnu. C'était un véritable vieillard, et il n'avait que 68 ans. On l'a fait hospitaliser, mais il n'y avait plus rien à faire : il était dans un état de faiblesse extrême.

Je sais que vous annoncerez son décès dans le prochain numéro du Lien ; et je suis sûr que beaucoup de ceux qui l'ont connu à Tuttingen évoqueront ce garçon discret et serviable ; d'humeur toujours égale, supportant avec patience les vicissitudes de notre condition. Vous écrire cette lettre, c'est un peu ma façon de lui dire mon amitié.

J'aimerais prévenir les anciens de chez Dreher : Raymond RENAUD, Jules CALONNE, Antoine PONTANA, mais je n'ai pas l'adresse des deux premiers, et je crains qu'ils ne fassent pas partie de l'Amicale.

Comme je vous l'ai écrit en juillet, j'ai passé presque trois semaines à Tuttingen et ai revu à peu près toutes les personnes que j'y avais connues et revisité des villes dont les noms parleront à certains : Spaichlingen, Balingen, Horb, Oberndorf, Nagold, Tubingen, etc...

J'espère que tout le monde a passé de bonnes vacances et que nous serons nombreux à nous retrouver à Opéra-Provence, le premier jeudi d'octobre.

Amicalement ».

C'est avec tristesse que nous apprenons le décès de notre bon camarade André MONIN qui vint à l'Amicale dès sa fondation. Pendant trente-trois ans il fut un bon ouvrier de l'entraide. Merci à l'ami Jacques de nous avoir prévenus.

A la famille de notre camarade André MONIN, le Comité Directeur de l'Amicale, présente ses sincères condoléances.

Notre camarade BLANCHART Willy, 319, rue Renard, 4100 Seraing (Belgique), vient de passer en France de bien belles vacances, en compagnie de la famille DUFRIEN dont il avait retrouvé la trace grâce à l'intermédiaire de l'ami STORCK, il y a deux ans. Les Amicales qu'elles soient françaises ou belges ont du bon.

Notre ami A. HERPIN-BOURDOUXHE, Place Communale 12, 4547 Haccourt (Belgique), a écrit à notre ami STORCK :

« Rentré de vacances je trouve ta lettre du 25-7-78 et en même temps une longue lettre de mon ami J.-J. DUPONT, coiffeur à Juillan.

Surprise des plus agréables, car il y a des années que je fais des recherches pour le retrouver et comme tu as bien raison de dire que nos Amicales ont du bon et dans cette optique en lisant Le Lien, je vois qu'il y aura une réunion importante à Lourdes en 79. J'espère que l'Amicale Belge y sera représentée et invitée car je veux être du voyage ainsi que mon épouse d'ailleurs.

Merci de ton amitié et merci pour ton dévouement à la cause P.G., c'est réconfortant ».

Une carte de Graulhet (Tarn), me rappelle de bons souvenirs de vacances. Le Lac de St-Ferreol est bien connu et sur ses bords il y a de bons restaurants qui vous servent un cassoulet fameux... et quand c'est arrosé d'un vieux Corbières, il ne faut pas qu'on vous invite à souffler dans l'alcootest à la sortie de table. J'espère que nos amis Roger VIDAL, Raoul BERTIN et Mme n'ont pas eu à faire aux gendarmes ! Malgré tout ils ont pensé aux amis de l'Amicale. Merci pour eux.

Nos amis Jeanne et Henri STORCK, d'Angers, sont infatigables ! Après avoir visité les îles Anglo-Normandes, ils sont allés à Pornic, puis dans les Landes, avec arrêt obligatoire à Biganon, et enfin à Dax où l'ami Henri se prélassait dans la boue bienfaitrice... Il va nous revenir en pleine forme... Nos deux amis angevins se rappellent au bon souvenir de leurs nombreux amis de l'Amicale.

Notre ami Serge MALLET, St-Germain-les-Arpaion 91290, nous adresse de la Hte-Savoie où il a passé, en famille, quelques jours de vacances, son cordial bonjour pour tous les camarades du bureau et les Amicalistes.

Un amical bonjour de l'ami René LABORIE, de passage à Villingen (Forêt Noire).

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

GABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Une amicale pensée de Leucate (Aude) de l'ami Paul DION, de Nancy qui, malgré la Tramontane, passe au bord de la Grande Bleue, un séjour bien agréable.

Notre ami Michel MAILLET (XB), La Villeneuve-en-Chevrie 78270, vient de visiter avec son épouse, à Lourdes, la Cité Secours, œuvre de Mgr Rodhain. C'est magnifique nous disent nos deux pèlerins, et donnent rendez-vous à leurs amis, en septembre 1979 pour le rassemblement-pèlerinage, à Lourdes.

Notre ami Charles BRANDT a pris contact, à Colombey-les-Deux-Eglises avec notre ami BONHOMME — le bien nommé — autre célébrité de Colombey-les-Deux-Eglises qui joint son bon souvenir aux anciens de son kommando.

Nos amis Jean SERAY et Mme, sont allés rendre visite à notre ami Roger HADJADJ désormais retiré à Montalieu-Vercieu, Place de la Mairie 38390. Ensemble ils visitent les beaux paysages du Dauphiné. Ils adressent leur bon souvenir à tous les amis de l'Amicale et en particulier aux anciens de l'Amicale de Schramberg.

Notre ami Robert VERBA, 30, rue Claude-Decaen, 75012 Paris, ancien du XB, nous écrit :

« L'orsque en vacances ou ailleurs en France, je rencontre un type sympa, de mon âge, c'est presque toujours un ancien prisonnier. Ça n'a pas manqué cette année et l'occasion m'a été de nouveau offerte d'échanger des anecdotes du passé. Ce qui ne m'a pas empêché d'envoyer mon plus amical souvenir d'Arcachon à tous les anciens V et X ».

Au retour de Colombey notre délégué itinérant Charles BRANDT à fait une courte visite à Moëurs à l'ami DEBLAIZE qui a été ravi de pouvoir parler des copains. Nous avons appris par une communication de l'ami PLANQUE que notre fidèle amie Madame BRANDT a été victime d'un accident. Aux dernières nouvelles ça s'améliore et nous espérons qu'elle sera des nôtres à l'un de nos prochains jeudis. Tous nos meilleurs vœux de rapide guérison à notre amie Lucie et à tous les deux toutes nos amicales pensées.

Notre ami M. DUCHAMP, Avenue J. Lefèvre, 65400 Argelès-Gazost, a été heureux de rencontrer un bon camarade, ancien de Sandbostel (Stalag XB) avec qui il a pu faire revivre un instant la vie captive de notre jeunesse et l'a invité à faire partie de l'Amicale. Ce qui est chose faite et nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à l'ami SCHURDER et remercions notre ami DUCHAMP d'avoir bien voulu faire connaître l'Amicale X ABC à notre camarade. Nous nous reverrons à Lourdes et le coup de main que nous propose l'ami DUCHAMP sera le bienvenu car le travail ne manquera pas à la permanence des X ABC.

Une voix amie au téléphone : c'est le « Maestro » qui a la gentillesse de me donner des nouvelles de notre ami, l'Abbé René PETIT, Curé de St-Germain... et autres paroisses, 70200 Lure. En effet notre ami André FAUCHEUX, de passage dans la région de Luxeuil en a profité pour rencontrer l'ancien Homme de Confiance du Waldho. Toujours à la peine, notre cher abbé. Quatre paroisses à satisfaire et quand on connaît le dévouement infatigable de notre ami René on peut se faire du souci pour sa santé. Aussi tous ses nombreux amis le prient de ménager ses efforts et surtout de se soigner activement. Nous lui adressons notre fraternel salut en espérant le rencontrer un jour, soit à l'Amicale (ce sera très difficile car ses déplacements sont rares) soit dans les Vosges toutes proches. Et bonne santé mon cher Abbé. J'ai omis dans ma conversation téléphonique avec notre « Maestro » qu'il a « loupé » à Luxeuil l'ami Simon SIMONIN, ancien trompette de l'orchestre du Waldho.

Notre ami BARBIER Georges, Tailleur, 156, rue Hauts-Champs 62100 Coulogne, va entrer dans sa soixantième année et se prépare à la retraite. Nous la lui souhaitons bonne et heureuse. Il adresse toutes ses amitiés aux anciens du Kuhberg où il était tailleur.

Nos amis Lucien ARNOULT et son épouse prennent à Axat un repos bien mérité, et profitent du beau temps et du bon air. Tout va bien maintenant. Nos deux « Anciens d'Ulm » sont allés faire une excursion en Andorre. Nous verrons nos deux amis au premier jeudi de novembre.

De La Guiche (petit Londres) 71220 St-Bonnet-de-Joux, l'ami Paul DUCLOUX nous signale qu'après l'Angleterre il vient de faire un long périple en Allemagne en envisageant pour l'an prochain l'Italie... Poserait-il déjà sa candidature au Parlement Européen?... En attendant, régime sévère... car si toute médaille à son revers, les voyages ont aussi leurs suites... pas toujours agréables ! Mais quel moral a ce diable de Paul ! Félicitations et amitiés de nous tous à notre délégué de la Saône-et-Loire.

Nos fidèles amis le docteur MEULEY et Madame nous adressent des Pyrénées-Orientales leur amical souvenir. Meilleures pensées à tous les deux et pensez à la Corse !

Quand la Roulotte "villegiaturait" à Heuberg

C'est un peu bien étrange que ce soit moi qui vienne vous parler d'Heuberg !

Car, enfin, ceux qu'on envoyait au fameux camp disciplinaire étaient des manières de héros ; ceux qui avaient tenté l'aventure de l'évasion ou s'étaient rendus coupables de quelque glorieuse rébellion.

Pourtant, souvenez-vous, on avait envoyé la Troupe Théâtrale à la Strafcompagnie.

Je n'ai fait qu'un bref séjour au Stalag, mais ce séjour fut réduit d'autant qu'il enchâssa tout juste ces vacances d'hiver que Goetz nous offrit à la station climatique d'Heuberg-Stetten.

Heuberg fut une dure expérience. Pour moi, c'est les Tripes à la Micheline arrosées de vieux Médoc et... Paul Claudel.

Je revois le cortège rétif s'étirant vers la sortie du camp. Beaucoup croyaient que Goetz jouait la comédie aux comédiens et qu'il n'oserait pas pousser jusqu'au bout l'exécution de sa menace. Comme un cerf-volant traînant ses papillotes, la petite colonne hallait ses traîneurs. La dernière papillote, quinquante, boîteuse, laissait osciller au bout de son bras un paquet minable enveloppé de journaux, c'était le bon de Saint-Jean, délicat pianiste, érudit pasticheur, que cette aventure affolait. Il s'était rencogné dans la captivité et il fuyait généralement derrière son piano, les dangereuses fantaisies des Roulottiers auxquels le sort l'avait lié. Goetz, goguenard, eu pitié, et de Saint-Jean ne franchit pas les barbelés, ce jour là.

Nous n'étions pas à la gare que les tailleurs, chargés de nettoyer la Roulotte, levaient les bras au ciel devant l'amoncellement de cochonneries et d'inutilités que la troupe laissait derrière elle.

Dans les rues de Villingen, nous faisons des réflexions amères. Les copains me regardaient d'un œil torve car, en somme, j'avais une bonne part de responsabilité dans cet exode. J'avais longuement discuté pour que la troupe soit dispensée de la corvée

de neige revenant trop fréquemment, à son gré. En son nom je m'étais entêté, soutenant que la préparation des spectacles et notre dignité nous interdisaient d'aller plus souvent qu'à notre tour, débayer les voies à Sankt-Georgen. Goetz m'avait donné le choix : ou les corvées extérieures, ou Heuberg. Croyant faire preuve de fermeté et, au surplus, convaincu que Goetz n'oserait pas emballer tout le monde, j'avais maintenu la troupe dans la voie de la rébellion.

Parmi les musiciens et les acteurs, il y en avait qui n'était pas sortis depuis longtemps, mais le spectacle civil ne les regaillardissait pas. Je remâchais ma rancœur d'avoir vu Obrist subtiliser, sur l'ordre des Chleuh, le beau sac de couchage que venaient de me confectionner les tailleurs.

Le merveilleux spectacle qu'encadraient les fenêtres du train fit diversion. Godard avait retrouvé sa verve gouailleuse. Comment s'appelaient cette petite gare où nous débarquâmes dans la neige ? Je ne le sais plus. Je pense qu'elle n'était pas éloignée de ce Sigmaringen qui devait devenir célèbre plus tard. Elle était à huit kilomètres au pied des monts sur lesquels le camp d'Heuberg nous attendait avec sa magnifique renommée. La montée fut pénible. Le spectacle du camp accablant !

Citadelle de laides casernes au-dessus de laquelle, la Strafcompagnie des prisonniers était une enclave de baraques basses. Nous fûmes accueillis, non point avec étonnement, car les hôtes d'Heuberg ne s'étonnaient plus de grand chose, mais cependant avec une certaine curiosité. Toute cette bande d'artistes rebiffés qu'on leur envoyait en une fournée !

Les Roulottiers ne pouvaient pas, comme au Stalag VB, tenir dans une seule baraque ; alors après nous avoir soigneusement comptés, on sépara les sous-officiers. Ce fut une sensation bizarre d'être, après si longtemps, remilitarisés et hiérarchisés. On avait oublié. Certains avaient même si bien oublié

qu'ils se déclarèrent gradés. Ceux qui l'étaient authentiquement supputaient les avantages ou les inconvénients des galons.

Laissez à eux-mêmes dans la baraque glaciale, le découragement enlisa les fonctionnaires déplacés. Comment le jovial Jagou en arriva-t-il à évoquer par contraste l'Afrique ensoleillée ? Il lança comme une bille de verre irisé le nom d'Ouarzouzou dont s'empara ce grand gosse de Turgis. Et pendant deux heures, assis en tailleur sur son grabat, le directeur de la Roulotte fit rebondir ce hochet sonore, répétant : « Ouarzouzou ! Ouarzouzou ! ».

L'équipe scindée en deux, presque divisée contre elle-même (pour peu de temps) formait des tronçons diversement corvéables. Une corvée s'en fut chercher du bois dans la forêt. Il y en avait un qui n'était pas peu glorieux d'avoir été affublé d'un képi — ce képi de facteur, comme au début les pantalons rouges, était le signe distinctif du disciplinaire — c'était le gros Saget. Il en avait immédiatement brisé la visière et l'avait coiffé en casseur d'assiettes, puis s'en était allé bravement dans la nature, du pas large du Joyeux. A quelque distance du camp, des prisonniers français (en bonnets de police) travaillaient au bord de la route. Ils regardèrent passer les nouveaux d'un air morne et ne réagirent point lorsqu'on leur cria bonjour. Dans une noble indignation le futur Branquignol eut ce cri sublime : « Alors, on ne nous dit plus bonjour parce qu'on est des disciplinaires ! ».

Ce n'est que le lendemain que la troupe eut l'honneur d'être présentée à Münch le magnifique. On doit à la vérité de dire que, si le Feldwebel qui commandait le disciplinaire était une brute, c'était une brute qui avait de l'allure. Taillé en armoire, il portait l'uniforme avec élégance. Je pense que Münch, jouant les Führers au petit pied, s'amusait à terroriser ses sujets.

(Suite page 4).

Lorsque j'eus compris que le plus comédien des deux n'était pas les professionnels, nous nous donnâmes bi-quotidiennement, la comédie. Par chance, je n'avais plus mes talons de caoutchouc. On avait ferré à l'Allemande mes godillots et je m'exerçais à claquer des talons en faisant le plus de bruit possible. Lorsque j'avais réussi ce garde-à-vous sonore et salué Münch d'un geste théâtral, j'étais presque sûr d'obtenir ce que je voulais.

J'eus d'ailleurs l'occasion de perfectionner ce salut car l'une des inventions de ce garde-chiourme fut de faire défiler les Compagnons de la Roulotte, le dimanche matin, dans un carroussel de salut. Comme Münch était délicat (!) il s'était écarté et ce n'est pas lui qu'on saluait, mais bien moi, planté comme une grande asperge, au bord des barbelés, sous le regard ironique des copains.

Pour toucher notre pitance, il fallait descendre en bon ordre jusqu'aux cuisines, près de trois-cents mètres au-dessous du camp. Si j'ai conservé un souvenir cuisant de la cuisine d'Heuberg, c'est que parfois les brûlures d'estomac qui me poignaient dès la remontée vers le camp reviennent aujourd'hui avec une affligeante régularité. Pendant tout notre séjour, on ne nous a servi que des rutabagas. Et quels rutabagas ! On n'arrivera plus jamais à en produire d'aussi beaux dans le monde. Je n'en avais jamais vu d'aussi coriaces. Une fois sciée, chaque rondelle fibreuse avait l'air d'un morceau de sapin propre à être utilisé comme dessous de lampe ou comme presse-papier. Malheureusement le travail de mastication et de déglutition ne payait pas. Chacun sait que le rutabaga s'il a du corps ne tient pas au corps. Une heure après, il n'en restait que les aigreurs : on avait toujours faim.

Avec la défense de fumer et le manque de lumière (il n'y avait pas d'électricité à la Strafcompagnie) ce fut le plus dur. Pourtant, comme notre cure d'air touchait à sa fin, nous eûmes le droit de « toucher » les colis qu'on nous avait fait suivre et notre existence en fut transformée. Par charité, je n'insisterais pas sur le numéro inédit que nous offrit notre charmant clown lorsqu'on ouvrit une boîte de conserve non étiquetée et qui contenait... des rutabagas ! Ses grimaces furent parmi les meilleures. Oh ! c'étaient de tous petits rutabagas très tendres, mais enfin... C'est bien la seule et unique fois que les rutabagas m'ont fait rire !

On nous avait remis — quel luxe ! — une cuvette de métal à chacun et cette cuvette servait pour rapporter aux baraques le magma étrange que le Chleuh des paquets fabriquait en mélangeant soigneusement les pains d'épices émiétés, les conserves ouvertes, les farines et les confitures répandues.

Un jour, Daurel, notre jeune première — qui devait augmenter sa belle famille de trois filles d'un coup après sa libération — reçut de Bordeaux une boîte mystérieusement étiquetée : « Tripes à la Micheline ». On ne le savait évidemment pas en villégiature loin de Villingen. Il vint me chercher pour expliquer au Chleuh de la Paket... au fait, lui expliquer quoi ? Nous étions perplexes. Lui expliquer que c'était dangereux d'ouvrir la boîte ? Le Boche plongea son outil dans le métal. De la poudre blanche jaillit de l'ouverture. C'était de la farine. Le Chleuh, dégoûté, n'insista pas. Daurel fit hâtivement disparaître la boîte de farine d'où sortait un coin de papier coloré. C'était une carte Michelin de la Forêt Noire !

Jagou, lui, reçut mieux : une boîte de deux litres qui glougloutait. A l'ouverture un liquide couleur de rubis. C'est un de mes plus glorieux souvenirs de captivité : avoir dégusté (!) un des plus fins Médoc à Heuberg !

En dehors de cela, les cuvettes servaient peu.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, avenue de Saint-Mandé
PARIS 12^e — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X ABC

Pour se laver, il fallait aller tout en haut du camp, où dix robinets gelés dispensaient parfois un filet d'eau glaciale.

Les travaux n'étaient pas inhumains : chercher du bois qu'on entassait au poste de garde ; rajouter une couronne de barbelés à ceux déjà si nombreux. (Comme dit l'autre, quelle fortune ont dû faire en Allemagne les fabricants de barbelés), pelleter de la neige.

Un matin on nous avait plantés à bonne distance les uns des autres, pour déblayer une route sinueuse. Fisson était le dernier de notre ligne. Il s'avisait qu'une autre corvée faisait, plus bas, le même travail. Il se rapprocha insidieusement du premier de l'autre li-

gne : c'était un très jeune Allemand en felgrau qui retournait la neige sans conviction. A grand renfort de gestes et après s'être assuré qu'il n'y avait pas de surveillants proche, Fisson demanda :

— Nix tzu rauchen ?

— Ah, fichtre non, mon pauvre, vieux, et c'est pas l'envie qui m'en manque !

— Comment se fait-il que vous parliez si bien le français et sans accent ?

— Parce que je suis français.

— Sans blague !

— Nous sommes là une bande d'Alsaciens qu'ils ont enrégimentés. Ils nous ont envoyés à la Strafcompagnie parce qu'ils voulaient qu'on chante en faisant l'exercice. Alors, on a chanté... « La Madelon » !

Nous aussi, on a chanté, un dimanche : le dimanche 22 février 1942, mais le cœur n'y était pas ! Cela me rappela certaines matinées de bienfaisance organisées aux Invalides dans ce temps d'entre deux guerres, devant ceux tragiquement allongés et cruellement étiquetés incurables !

Saget se prodigua avec son autorité coutumière. On joua « La Recommandation » de Max Maurey, avec Turgis, Ancement et Fisson. Le gars Moreux dit ses truculentes histoires berrichonnes. Turgis avait enfin abandonné la scie Ouarzouou pour des scies montmartroises dont il était l'auteur. Fisson joua la scène du pochard des « Vignes du Seigneur » où il était charmant. On rit avec Godard et on se planta une épine au cœur en redonnant le final de « Revoir Paris » qui avait été un si grand succès pour le Noël du camp, mais il n'y avait ni Durois, ni Drouet, ni Marc Lecœur, ni Géhin !

Ce fut, pour beaucoup, une épreuve plus rude que pour moi qui venais seulement de quitter ce que les Allemands appelaient eux-mêmes l'enfer de Blumberg, auquel Ancement était parvenu à me soustraire (Merci encore, vieux frère !). Après quinze mois de mines de fer, j'avais de l'entraînement et il y avait Claudel, Je venais de lire « Le Soulier de Satin » et j'avais la tête encore pleine de son verbe poétique.

Puisque ce fut ma chance d'avoir les premiers entretiens devant un micro avec le grand poète qui vient de mourir, j'extrais, pour vous, ce passage de notre conversation dont le disque est un des plus précieux de ma collection :

Gladine. — Je venais d'être puni d'une peine

POUR RIRE... ENTRE NOUS

EDUCATION

— Papa, demande un petit garçon, au dîner, comment les guerres éclatent-elles ?

— Eh bien, mon chéri, commence à expliquer le père, mettons que la France et l'Angleterre se disputent.

— La France ne se dispute pas avec l'Angleterre, interrompt la mère.

— Je n'ai jamais dit que la France se disputait avec l'Angleterre, reprend le père agacé. J'ai dit « Mettons... ».

— C'est ridicule ! dit la mère, de mauvaise humeur. Tu vas lui fourrer dans la tête un tas d'idées fausses.

— Ça n'est pas ridicule du tout, proteste le père furieux. Evidemment s'il n'écoute que toi, il ne risque pas d'avoir une seule idée dans la tête !

L'atmosphère atteint le point où la vaisselle risque de voler en éclats. Et, juste à ce moment, on entend la petite voix de l'enfant :

— Merci papa, merci maman. J'ai compris maintenant comment les guerres éclatent.

UNE HISTOIRE DE MER

Le commandant d'un bateau amarré dans le port de New-York fit passer dans la presse locale l'annonce suivante : « On demande chasseur de rats. Bonne rétribution. Se présenter muni de références au steamer X... port de N-Y ».

Le lendemain de la publication trois hommes se présentèrent au commandant.

Le premier, muni d'un « Fly-tox », assurait que son produit était d'une telle efficacité que d'un simple coup de son appareil il étendrait raide morts tous les rats du bateau.

— Trop dangereux votre produit, dit le commandant, ma cargaison risque d'être détériorée. Au suivant...

Le deuxième portait une souricière grand format : — Avec cette souricière, dit-il, je prends douze rats à l'heure.

— Trop long, dit le commandant, il vous faudrait un mois pour nous purger de cette engeance. Au suivant...

Le troisième, le dernier, portait sur la tête un casque de motocycliste, était habillé d'un costume de scaphandrier et chaussé de bottes d'égoûtier. A la main droite, il tenait une hache de dimension respectable, à la main gauche, un grand coutelas de cuisine. Au mousqueton du ceinturon était accroché un seau à demi rempli d'eau.

— Alors ? dit le commandant.

— Alors ? répond le troisième, je suis prêt !... Amenez les rats !

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

disciplinaire et, tout d'un coup, j'ai trouvé dans le coin de la baraque un volume de la N.R.F. Il était un peu oublié dans ce coin de baraque, je dois le dire. Et ce volume, c'était « Le Soulier de Satin ». Je pu relire à ce moment-là « Le Soulier de Satin » et je puis vous dire que vous m'avez sauvé, vous m'avez tendu la main et je me permet de vous en remercier aujourd'hui.

Claudel. — Je suis très intéressé et très touché de ce que vous me dites. J'ai reçu d'Allemagne des lettres qui relataient des expériences analogues à la votre et je puis dire qu'elles m'ont fait grand plaisir.

Gladine. — Plus tard j'ai fait une autre expérience : j'ai lu à des gens très simples, qui ne semblaient pas particulièrement désignés pour comprendre vos œuvres, « L'Annonce faite à Marie » et, à ma profonde surprise, ils m'ont redemandé du Claudel. Ainsi, ils applaudirent fort à « L'Otage » et « L'Echange ».

La voix trapue et rocailleuse poursuit, me confiant toute la genèse du « Soulier » et comment le poète dut récrire une grande partie de cette œuvre considérable, disparue dans l'incendie de son ambassade de Tokyo. Mais ce que je voudrais pouvoir transcrire, c'est l'intonation du grand Lotharingien lorsqu'il me disait la joie d'être compris par les paysans vosgiens, ses pairs. J'attribue, en effet, cette vibration en résonance chez nos auditeurs du VB ce qu'ils étaient en majorité du pays des ancêtres. Le voisin le plus immédiat de la Closerie des Genets, Bammert nous accueillit, n'est-il pas un authentique Claudel, aussi rugueux que celui que toute la France et le monde viennent de rendre hommage.

Lorsque je me consacrai avec passion à cette première du « Soulier de Satin » à la Comédie Française, je revoyais Heuberg et je citais à qui voulait m'entendre de triomphants fragments. C'était une telle obsession qu'un petit journal de cancan écrivait glorieux de dévoiler mon pseudonyme : « Dans les coulisses et les rédactions on n'appelle plus cette pièce que le « Soulier de Patin ». Je suis heureux de rapporter aujourd'hui ce ragot, il est le témoin d'une belle ardeur qui m'animait déjà là-bas où la merveilleuse musique qui accompagnait les hurlements et les tempêtes de Münch était la voix de Saint-Jacques ou de dona Prouhèze proclamant que : « L'pire n'est pas toujours sûr ».

Georges-H. PATIN.

LOGIQUE

Portant une grosse horloge normande qu'il allait faire réparer chez l'horloger, un brave homme se frayait péniblement un chemin dans une rue noire de monde.

Comme le fardeau limitait son champ de vision, heurta violemment une passante et la renversa. Après avoir repris son équilibre et ramassé ses paquets, celui-ci lui lança d'une voix pincée :

— Mais enfin, monsieur, voulez-vous me dire pourquoi vous ne portez pas une montre-bracelet comme tout le monde ?

*

POUR TE REJOINDRE

Pour te rejoindre, ô chère Mienne,
Pour retrouver auprès de toi
La douce ivresse d'autrefois
J'ai fui de ma prison lointaine
Au milieu de ma sombre peine,
J'ai caressé — troublant émoi
L'espoir de vibrer à ta voix
Et suis parti, rompant mes chaînes
Hélas, un coup du sort trompeur
Brisa bientôt ma belle ardeur
Qui me poussait vers tes caresses.
Mais, affamé, prostré, déçu,
Dans mon cachot j'ai aperçu
La lueur d'espoir de ta tendresse.

G. BRUANT. (Fév. 1942)

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez cette enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 75001. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48 D.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1978

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne